

LE BOSPHORE EGYPTIEN

JOURNAL QUOTIDIEN DU CAIRE ET DE PORT-SAID

Directeur Politique P. Giraud RÉDACTEUR EN CHEF	ABONNEMENTS EGYPTE, un an 60 Fr. ETRANGER, » » 75 »	BUREAU Imprimerie J. Serrière Rue de l'Ancien Tribunal au Caire	INSERTIONS ANNONCES. 50 centimes la ligne. RECLAMES. 2 francs »	Directeur Administratif J. Serrière PROPRIETAIRE GÉRANT
---	--	---	--	---

Par décisions de la Cour d'Appel et des Tribunaux de 1^{re} Instance du Caire et d'Alexandrie, le *Bosphore Egyptien* a été désigné pour la publication des annonces et avis Judiciaires.

Le Caire, le 14 Octobre 1883.

Nous avons maintes fois déclaré que le *Bosphore Egyptien* n'est point un organe d'opposition systématique; nous le répétons aujourd'hui, et nous le redirons chaque fois qu'on feindra de se méprendre sur nos intentions et sur nos sentiments.

L'Angleterre n'est point une ennemie de la France, et nous n'avons pas à la combattre; les intérêts des deux nations sont parfois rivaux, et de la lutte de ces intérêts jaillissent souvent des conflits et des difficultés que les deux gouvernements s'efforcent d'aplanir, en donnant aux uns et aux autres les satisfactions auxquelles ils ont droit ou que les circonstances comportent.

Les expéditions du Tonkin et de Madagascar ont soulevé en Angleterre contre la France une mauvaise humeur qui n'a rien de légitime, et qui sera certainement passagère. Pour posséder le plus immense empire colonial que jamais puissance ait obtenu, le gouvernement britannique n'en est pas encore venu, espérons-le du moins, à prétendre au monopole.

Au surplus, nous ne sommes ni au Tonkin ni à Madagascar; nous sommes en Egypte, et nous faisons tous nos efforts pour y rester.

Nous n'avons pas à redire comment les Anglais y sont venus, et comment nous, Français, nous n'y sommes pas venus.

Les hommes politiques ont dans leur bagage diplomatique une formule commode pour excuser leur impuissance; nous la leur emprunterons: « Tout cela est passé dans le domaine des faits accomplis. »

Mais si l'intervention est un fait accompli, l'absorption ne l'est pas, et il nous est bien permis de ne la trouver ni loyale, ni bonne, ni nécessaire.

La politique anglaise est parfaitement double dans la question égyptienne.

« Nous restaurons l'autorité du Khédive; nous réorganisons le pays sur des bases essentielles; c'est une obligation pour nous; mais nous ne voulons nullement nous établir en Egypte; nous voulons, au contraire, nous en retirer le plus tôt possible. »

Voilà les déclarations solennelles de M. Gladstone au Parlement et à l'Europe; c'est la formule officielle, c'est le principe.

Voici maintenant la pratique:

Toutes les administrations publiques sont passées en des mains britanniques; récapitulons, encore une fois, pour les bonnes gens qui élèvent à la hauteur d'un système la politique

des autruches et pensent éviter le danger en mettant la tête dans le sable.

A l'Intérieur, M. Clifford Loyd; à la Justice, M. Benson Maxwell; à la Guerre, le général Wood, le général Greenfill, le colonel Watson, le colonel Duncan et une myriade d'officiers occupant les bureaux de l'armée; aux Travaux Publics, M. Moncrief; aux Finances, M. Vincent; aux Douanes, M. Caillard; au Cadastre, M. Gibson; au Port d'Alexandrie, M. Blumfield; aux Phares, M. Morice; au Soudan, le général Hicks, etc., etc., etc., nous en passons et des meilleurs!

Tout aujourd'hui en Egypte est Anglais. Eh bien, cet accaparement que ne justifient ni des capacités bien remarquables, ni une supériorité bien certaine, ni un progrès réel, ni un avantage pour l'Etat, cet accaparement constitue-t-il une absorption ou une réorganisation?

Fonctionnaires affublés de titres qui dissimulent souvent leurs fonctions, ces messieurs sont-ils des maîtres ou des conseillers amicaux?

Chaque jour, à chaque heure, ne froissent-ils pas le Gouvernement et les gouvernants, les Egyptiens et les colonies?

Ont-ils fait quelque chose pour restaurer l'autorité du Khédive et de ses ministres?

Ont-ils entrepris une œuvre utile et bienfaisante; une seule, s'il vous plaît?

Tout au contraire: ils ont déconsidéré le ministère dans l'esprit des populations qui l'accusent de servilité, puis leur impopularité a grandi de jour en jour dans un pays pacifique et pour ainsi dire moutonnier; ils ont affiché en toutes matières des prétentions extravagantes; l'un veut tout changer à l'intérieur; il mine déjà l'œuvre même d'autres Anglais; il est sans égard pour la situation et l'expérience des anciens serviteurs du Gouvernement; il les dédaigne, petits ou grands, avec affectation; l'autre condamne tout et enveloppe dans un égal mépris les actes et les appréciations des ingénieurs français au service du gouvernement de Son Altesse et ceux des ingénieurs indigènes; un troisième à lui seul modifie les lois dont les dispositions empruntées aux nations les plus civilisées ont été étudiées et adoptées par des Commissions composées des légistes les plus distingués du pays, Egyptiens, Italiens ou Français; tous les autres font une besogne identique dans les autres services publics dont ils se sont emparés.

Tout est désorganisé; le malaise général du Gouvernement, de l'admini-

nistration, du commerce et de l'agriculture s'accroît toujours.

En affirmant cette désorganisation, ce désordre, ce découragement, cette incertitude qui pèsent sur tous et paralysent tout, ne formulons-nous pas simplement une vérité banale à force d'être évidente et universellement constatée? Qui pourrait de bonne foi nous contredire? Et alors ne nous est-il pas permis de blâmer et de protester?

M. Gladstone, au nom du Gouvernement de la Reine, nous a promis l'indépendance et le rétablissement de la prospérité et de l'ordre publics.

Après un an d'essais malheureux, après la retentissante et stérile mission de lord Dufferin, rien n'a été fait, rien, rien!

Au lieu de l'indépendance promise, des agents qui agissent en maîtres entravent toutes les administrations.

Le Gouvernement même n'ose plus se mouvoir.

Au lieu de la réorganisation promise, la désorganisation est partout, sans mesure et sans borne; et chacun se demande comment l'aventure où nous sommes jetés pourra bien finir.

Peut-on trouver mauvais que nous racontions nos misères?

Nous ne pouvons nous empêcher d'être des administrés, et nous sommes effrayés de la situation présente, plus effrayés encore de l'avenir que nous préparent les agissements inconsidérés de réformateurs fratchement débarqués, parfaitement ignorants, parfaitement convaincus qu'ils sont dotés d'une science infuse et exclusive, méprisant, dans la sérénité de leur conscience, tout ce qui n'est pas eux-même, et munis de pleins pouvoirs.

En vérité, nous ne demandons rien autre chose que ce qui a été promis. Nous avons le regret de constater, avec l'Egypte entière, que si M. Gladstone est sincère, il est bien mal secondé.

Et, en parlant ainsi, nous ne voulons pas faire de polémique; nous sommes convaincus que les Anglais peuvent faire le bien, comme nous sommes convaincus que depuis Tell-el-Kébir, ils n'ont encore fait que le mal.

Qu'on y prenne bien garde: d'ici à peu de temps, en face d'un gâchis inextricable, on reconnaîtra la sincérité de nos avertissements.

Le journal *l'Egyptian Gazette*, dans son numéro du 10 octobre, publie un long panégyrique dû à la plume de son correspondant officiel et Irlandais,

bien connu au Ministère de l'Intérieur, au sujet des mesures prises par M. Clifford Loyd, pour lâcher sur le pavé de nos rues et dans les provinces les bandes de vauriens, de voleurs et autres personnages intéressants actuellement détenus dans les prisons d'Egypte.

Le nouveau fonctionnaire anglais, qui, sous le titre d'Inspecteur des réformes, remplit, au moins, les fonctions de Sous-Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, a bien mal choisi son moment pour manifester, à l'égard des rebuts de la société égyptienne, ces beaux sentiments d'humanité qu'il n'a jamais trouvés dans son cœur pour ses frères, aux jours de la ligue agraire irlandaise.

Aujourd'hui la justice exemplaire et sommaire des anciens temps n'existe plus; s'il arrive par malheur à un moudir d'employer la courbache il est aussitôt destitué; l'instruction des affaires criminelles et pénales qui se poursuivait dans chaque Mouderieh par un bureau spécial n'est plus mise en pratique, on l'a laissé tomber comme en désuétude; les tribunaux locaux eux-mêmes, devant l'imminence de l'installation des nouveaux tribunaux indigènes réformés, ne fonctionnent plus que pour la forme, quand ils fonctionnent; la police et la gendarmerie, dont l'organisation actuelle est menacée par les changements que veut introduire chez elles M. Clifford Loyd, vont de travers; en un mot, la machine judiciaire est absolument détraquée et les moyens de répression pour les crimes et les délits font défaut ou sont insuffisants.

C'est au milieu de ce beau désarroi que M. l'Inspecteur des réformes ouvre les prisons à ceux sur qui pèsent de graves accusations.

Nous disons plus haut dans notre premier article que si les Anglais n'ont rien fait de bien en Egypte depuis Tell El Kebir, par contre ils ne se sont pas privés de faire le mal.

Le nouvel acte de M. Clifford Loyd est une preuve éclatante de nos affirmations.

Au train où vont toutes ces fameuses réformes, devant la protection accordée à toutes les gradins de l'insurrection militaire, en présence des sentiments d'humanité dont le cœur de certains de nos sauveurs est plein pour les voleurs de grands chemins et les détresseurs de coin de rue, nous pouvons nous attendre à assister prochainement à la rentrée au Caire des jolis messieurs qui s'engraissent à Ceylan.

Le spectacle de toutes ces tristesses est déplorable.

Et dire que pendant tout cela personne ne songe au paiement des indemnités accordées aux victimes du pillage et de l'incendie d'Alexandrie.

DUMAS POLITICIEN

L'inauguration du monument de Dumas est proche. Déjà les portraits ont abondé et aussi les anecdotes. Il semble que tout est épuisé, que l'on a vidé les livres et les souvenirs; mais Dumas père est immense. Avec lui, il y a une belle carrière de chroniqueur à remplir entière.

J'ai relu cette semaine ses *Mémoires*, et il m'est apparu, le prodigieux tombeau d'idées, tel que son fils l'a représenté dans la préface du *Fils naturel*. Je sais peu de pages aussi magnifiques que celles-là; c'est un hommage vibrant.

Le Dumas qui a travaillé quarante ans, qui a fait craquer le Journal, le Livre et le Théâtre trop étroits pour ses puissantes épaules, est dit là avec une grandeur d'émotion très poignante. Lorsqu'on parcourt ces dix séries de mémoires où Dumas se conte avec cette naïve vanité qui est une de ses forces, le créateur des *Mousquetaires* à l'air de ses héros; il traverse la vie à coups d'aventures, il est à la fois d'Arctagnan, Aramis et Porthos.

Ecrivain, homme, amoureux, voyageur, grand enfant, il est connu. Ses mémoires ont du reste été tellement retournés et pillés, ses secrétaires innombrables ont tellement exploité les heures où ils se sont frottés à lui (on retrouvera encore des secrétaires de Dumas quand M. Ohnet sera oublié) que me voilà surpris de n'avoir pas vu déjà exhumé quelque part, ces jours-ci, Dumas politicien. Et pourtant, sous cet aspect, il est bien extraordinaire et original, tragique et comique!

Avec son cœur chaud et son esprit emporté, Dumas devait acclamer les révolutions, où le sang bouillonne, où le mouvement entraîne, où le courage peut être impétueux et brillant.

En 1830, Dumas s'est donc jeté en avant, il a pris son fusil des chasses de Villers-Cotterets, il s'est enthousiasmé dans la foule, hélant des hommes au coin des rues, sauvant dans les musées les armures précieuses, éloquent, irrésistible. Ceci, à la rigueur, est d'un révolutionnaire modeste, mais il a bien fait autre chose, lui qui avait de la Pailleterie dans les veines, lui dont le père étouffait un cheval entre les jambes et brisait un casque avec les dents.

Ce qu'il a fait, le grand Dumas? Il

a été tout simplement un héros, un Achille, un client d'Homère!

Voici: On manquait de poudre à l'Hôtel-de-Ville, un retour de Charles X était possible. La Fayette désespérait.

— Je sais où trouver ce qu'il nous faut, dit Dumas. Donnez-moi un laissez-passer pour Soissons, je m'empare de la poudrière et je reviens.

La Fayette consent, et Dumas monte en carriole avec son ami le peintre Bart, à la conquête de la poudrière: il s'agit de forcer la main au lieutenant du roi qui commande Soissons. En route, l'expédition tourne à l'épopée. Dans un village, Dumas entre chez un marchand de rouennerie, achète un demi-mètre de mérinos blanc, un demi-mètre de mérinos bleu et un demi-mètre de mérinos rouge et un manche à balai: pour douze francs il confectionne ainsi un drapeau tricolore qui, huché sur la carriole, traverse les campagnes et apprend à la province l'événement de Paris; plus loin, armé jusqu'aux dents, Dumas donne du pistolet à son cocher qui ne veut pas marcher, s'empare de la voiture et conduit lui-même l'équipage cahotant jusqu'aux portes de Soissons.

Là, sous prétexte de voir le lever du soleil de la tour de la cathédrale, il déchire le drapeau blanc pour lui substituer son manche à balai; à l'attaque de la poudrière!

Les cheveux ébouriffés, — toute laine crépue dehors; le cou ficelé dans une cravate en corde à puits, la veste sans bouton, les mains sales, avec une chemise de quatre jours, des armes à la ceinture, un poignard dans la poche, l'air farouche, le geste violent, Dumas se présente aux autorités, fait prisonnier sur parole, — à lui tout seul, colonels, capitaines, sergents et somme M. de Liniers, gouverneur, de lui livrer la provision de poudre de Soissons.

Entouré de ses officiers, M. de Liniers sourit dédaigneusement à cette sommation de « Monsieur Dumas, » qui sans se laisser intimider fait jouer les batteries de ses pistolets.

Devant cette menace, le commandant sourit une seconde fois. Un silence. Tout d'un coup, avançant d'un pas:

— Messieurs, dit Dumas le Terrible, je vous donne ma parole d'honneur que si, dans cinq secondes, l'ordre de m'ouvrir la poudrière n'est pas signé, je vous brûle la cervelle, et je commence par vous, monsieur le lieutenant du roi!

« J'étais devenu très-pâle, raconte le héros de la scène; le double canon du pistolet que je tenais de la main droite n'était qu'à un pied et demi de la figure de M. de Liniers.

— Prenez garde, monsieur, lui dis-je, je vais compter les secondes. Et après une pause:

— Une, deux, trois... En ce moment une porte latérale s'ouvrit et une femme au paroxysme de la terreur se précipita dans l'appartement.

— O mon ami, cède! cède! s'écria-t-elle; c'est une seconde révolte des nègres! Et en disant cela, elle me regardait d'un œil effaré.

— Monsieur, fit le commandant de place, par respect pour madame...

— ... Mon ami, continuait de crier Madame de Liniers, cède! je t'en supplie, fais ce qu'on te demande, au nom du ciel. Souviens-toi de mon père et de ma mère, massacrés à Saint Domingue.

Je compris alors ce que Mme de Liniers avait entendu par ces mots: c'est une seconde révolte des nègres! A mes cheveux crépus, à mon teint bruni par trois jours de soleil, à mon accent légèrement créole, si toutefois au milieu de l'enrouement dont j'étais atteint, il me restait un accent quelconque, elle m'avait pris pour un nègre et s'était laissé aller à une indicible terreur...

M. de Liniers céda, et après avoir arrosé largement son triomphe, Dumas revint de cette expédition de quarante-huit heures, traînant à ses trousses la poudre conquise, chargé de gloire. Il s'étend voluptueusement sur cette épisode de mousquetaires que de sa vie, et pour confondre à l'avance les sceptiques, il les renvoie au *Moniteur*, numéro du 9 août 1830.

Quelle satisfaction pour le maître, toujours soupçonné de broder sur sa personne, que de crier: Vous ne me croyez pas, oui, je le sais, parbleu, eh! bien allez-y voir, si je blague! — C'est que précisément il ne blague pas, il a été l'étrange héros qu'il dit, et le républicain romantique.

Aussi, le voit-on candidat aux élections de 1848. Sa profession de foi est un chef-d'œuvre qui fait pâlir toutes les déclamations creuses de ceux qui veulent se hisser sur le dos des travailleurs; elle présente en même temps le compte prodigieux des sommes que met dans la circulation et dans la poche d'autrui, un écrivain fécond et suivi.

Voici cette profession de foi, que Scholl, je crois, a pêché autrefois dans ses papiers.

Aux travailleurs,
Je me porte candidat à la députation. Je demande vos voix. Voici mes titres. Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour; 73,000 heures.

Pendant ces vingt ans
J'ai composé 400 volumes et 35 drames;
Les 400 volumes tirés à 4,000 en moyenne et vendus 5 francs par l'un: 11,853,600 fr.

Les 35 drames joués 100 fois chacun, l'un dans l'autre 6,360,000 fr.

Mes volumes ont produit:
Aux compositeurs Fr. 264,000
Aux pressiers 528,000
Aux papetiers 633,600
Aux brocheuses 120,000
Aux libraires 2,400,000
Aux courtiers 1,600,000
Aux commissionnaires 1,600,000
Aux messageries 100,000
Aux cabinets littéraires 4,580,000
Aux dessinateurs 28,000

Total Fr. 11,853,600

Mes drames:
Aux directeurs Fr. 1,400,000
Aux acteurs 1,225,000
Aux décorateurs 210,000
Aux costumiers 140,000
Aux propriétaires des salles 700,000
Aux comparses 350,000
Aux gardes et pompiers 70,000
Aux marchands des bois 70,000
Aux tailleuses 50,000
Aux marchands d'huile 525,000
Aux cartoniers 60,000

A reporter... 1.100.000

Report...	1.100.000
Aux musiciens	257,000
Aux panyres	630,000
Aux afficheurs	80,000
Aux balayeurs	20,000
Aux assureurs	60,000
Aux contrôleurs, employés	140,000
Aux machinistes	180,000
Aux coiffeurs et coiffeuses	93,000
Total	Fr. 6,360,000

En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année trois cents journées de travail, mes livres ont donné pendant 20 ans le salaire à 692 personnes. Mes drames ont fait vivre à Paris pendant dix ans 347 personnes. En triplant le chiffre pour toute la province 1,041. Ajoutez les ouvreuses, chefs de claqué, flacres, 70. Total: 1,458 personnes.

Drames et livres en moyenne ont donc soldé le travail de 2,160 personnes.—Ne sont pas compris là-dedans les contre-facteurs belges et les traducteurs étrangers.

ALEXANDRE DUMAS.
Corbeil.—Imprimerie Créte.

Malgré ces chiffres imposants, et leur ingénieuse éloquence, Dumas ne fut pas élu. Quand il est mort, ce calcul refait aurait pu être multiplié combien de fois!

Et cependant, Dumas qui avait remué tant de sommes fantastiques — comme un Péruvien d'Hoffmann, a quitté la vie de Paris ainsi qu'il l'avait prise — avec un louis! C'est pourquoi il aurait fait peut-être un médiocre politicien, lui, l'homme de toutes les fenêtres par où l'on jette son argent, lui l'homme des envolées de l'esprit et des élans irréflechis du cœur!

ALEXANDRE HEPP.

LES SOULIERS D'UN MORT OU LES SUITES D'UNE PURGATION

Il était un jour un colonel anglais qui avait le tic commun à tous les colonels.

Il voulait passer général.

Plus brave encore que son épée, il aurait désiré une bonne guerre qui lui permit de se signaler par son courage, mais la paix profonde dont on jouissait alors ne lui laissait que la seule chance de se distinguer par la belle tenue de son régiment.

Aussi, à voir passer ses soldats tant propres et si luisants, c'était à croire que chacun d'eux, au retour à la caserne, était enveloppé dans une de ces gazes légères dont, en France, nous entourons les baromètres pour les préserver des mouches.

A l'approche de la tournée du général inspecteur, le colonel, qui voulait enlever les épaulettes étoilées tant désirées, examina ses hommes et, leur trouvant le teint un peu échauffé, résolut de purger en masse tout le régiment.

Il se rendit aussitôt chez un médecin qui était un — puits ne serait pas assez fort — un gouffre de science.

Je dis « gouffre » faute de pouvoir trouver un autre terme plus énergique pour qualifier cet homme qui avait soulevé les derniers voiles de la science à ce point qu'il guérissait de la migraine... Malheureusement pour ses confrères, il emporta son secret dans la tombe.

Son savoir était si profond que, — alliez-vous le consulter, — après vous avoir dit: « Tirez la langue, » à la seule inspection de l'organe, il ajoutait: « Vous mourrez d'un couvreur qui vous tombera sur la tête; » et il vous prescrivait un régime à suivre!!!

Ce phénomène avait fouillé l'homéopathie jusqu'à l'indiscrétion, mais il ne souffrait mot de cette découverte que, soixante ans plus tard, Samuel Hahnemann devait rendre publique en se l'attribuant.

A la demande du colonel, il lui remit certaine potion purgative, en y joignant cette très sérieuse prescription:

— Vous en verserez avec précaution un quinzème cent millionième de goutte par hectolitre d'eau et vous agiterez longtemps.

Au dire de ce dieu de la science, la fiole, qui était grosse comme un petit cure-dent, contenait assez de liquide pour que, chaque mois et pendant huit années, tout le régiment pût se régaler à ventre débou-tonné.

De retour au logis, le colonel avait posé la fiole sur une table.

Son fils Tom, âgé de trois ans, la trouva et, — v'lan! d'un seul coup!! — avala ces huit années de potion mensuelle pour tout un régiment.

Grands dieux!!!

A cette vue, un horrible cri d'effroi fut poussé par monsieur le colonel et madame la colonnelle. On courut à la hâte chercher l'illustre praticien qui arriva encore assez à temps pour dire:

— Il est perdu!

— Mais, docteur, voyez donc comme il a toujours bonne mine.

— C'est possible: mais, dans cinq minutes, dans une heure, peut-être demain, il vous mourra entre les doigts.

Et le docteur, qui tenait à se conserver la clientèle de cette famille en lui inspirant confiance dans son savoir, se retira en ajoutant:

— D'un instant à l'autre, je vous garantis la catastrophe.

Donc les parents résignés s'attendirent à un malheur.

Aussi, quand le petit imprudent eut ses dix ans, le général... (après quatre années de guerre pendant lesquelles il renouvela cinq fois son régiment, le colonel venait enfin d'être nommé général à la suite d'une soirée intime à la Cour où il avait accompagné sur l'épinette une princesse du sang qui chantait un lai d'amour)... le général dit à sa femme.

— A quoi bon perdre notre argent à donner de l'instruction à Tom, qui, d'un instant à l'autre, va nous mourir entre les doigts? Mieux vaut nous mettre en frais pour Junior, l'unique espoir de notre nom.

A douze ans, le pauvre Tom hérita de son parrain, qui, du fond des Indes, lui légua une douzaine de millions dont les intérêts devaient s'accumuler intacts jusqu'à la majorité du filleul.

Dès ce moment, les souliers de Tom acquirent un prix fort apprécié de ceux qui, après sa mort prochaine, comptaient les chausser.

Il était si bel et bien condamné que son père ne crut pas faire un vœu impie en disant un beau matin:

— Dès que le trépas de Tom nous fera ses héritiers, je donne ma démission pour aller planter mes choux dans quelque magnifique château avec prés, bois...

— Et un joli moulin, ajouta la mère. Huit jours avant la majorité de leur enfant, et sans avoir joui du moindre château ni du plus mince moulin, le colonel et sa femme s'éteignirent pleins de bouderie contre leur fils qui *traînait* toujours.

Quand vint l'heure du mariage, Tom s'écria:

— A quoi bon faire une veuve? Et il se pelotonna dans ce célibat si doux pour l'homme millionnaire.

Junior, que le futur héritage attendait, fit un mariage des plus riches. Il n'apportait que sa modeste part de cadet, mais il avait de si belles espérances!!!

Vingt-cinq ans après, Junior, de tout cet avenir magnifique qui lui souriait au jour des noces, n'avait réalisé que sept filles qui menaient grand risque de mourir vierges faute d'une dot; — car les époux Junior, dans l'espérance d'avoir bientôt la douleur de perdre Tom, avaient cru devoir croquer leur propre patrimoine.

Ils faisaient un petit ménage d'enfer; — d'heure en heure, depuis le premier jour, — madame ne cessait de reprocher à Junior la santé de son frère. Sans ce fallacieux trébuchet de l'héritage, disait la bonne dame, elle aurait jadis épousé l'homme qu'elle aimait, et, aujourd'hui, l'avenir de ses enfants ne serait pas compromis par la mauvaise foi d'un homme qui paraissait avoir été bâti par les Romains.

Toutes ces querelles finissaient, à la vérité, par un: « PATIENTONS », mais elles se rallumaient à la moindre échéance.

Bref, de *Patientons* en *Patientons*, les époux Junior moururent, à leur tour, le nez au vent et sans avoir entrevu la terre promise.

Quant à Tom, il jouissait toujours de son reste, bien dorloté par ses maîtresses et ses domestiques, tous avides de voir leurs noms inscrits sur le testament du vieux garçon.

Le jour où il constitua une dot de cent mille francs à chacune de ses sept nièces, elles trouvèrent immédiatement sept maris de bonne volonté qui se dirent:

— Cent mille francs de dot, c'est peu; mais ma future a un oncle si riche!!!

Et toujours comptant sur les souliers du mort, les sept couples se mirent à faire bon nombre d'arrière-petits-neveux qui, eux aussi, multiplièrent à tel point que Tom, à quatre-vingt-deux ans, comptait 123 neveux, qui tous, hargneux et rapaces, lui tendaient leurs 1,230 doigts crochus.

A quatre-vingt-seize ans, l'oncle avait déjà enterré deux générations de ses arrière-petits-neveux, qui, les uns à la fille des autres, étaient tombés au grand trou, après avoir, nouveaux Tantale, vingt fois cru atteindre ces millions qui leur paraissaient si proches.

Une troisième meute, plus nombreuse et aussi âpre à la curée, avait donc repris la piste. Dans toutes ces mains, — qui se fermaient en poings par derrière, mais qui s'ouvraient suppliantes et bien creuses devant lui, — Tom entassait en vain les cadeaux et l'argent; il n'en était pas moins pour eux un voleur qui leur payait à peine les intérêts d'une somme dérobée.

A cent deux ans, le vieillard tomba tout à coup gravement malade.

Enfin, la crise si longtemps attendue d'un instant à l'autre, se déclarait!!!

L'illustre docteur avait prédit juste!!!

Tom allait payer son imprudence!!!

Ils allaient donc enfin avoir l'assiette au beurre!!!

Malheureusement, tous les héritiers furent paralysés par une si douce émotion que pas un d'eux n'eut l'idée de lui envoyer du secours. Aussi, par l'absence de soins, la maladie ne se trouvant pas encouragée, bouda et disparut.

Comprenant qu'ils avaient fait une fausse manœuvre qui pouvait leur attirer la ran-cune de l'oncle, les neveux accoururent alors chauds d'affection et de tendresse pour le convalescent.

Les rôles étaient changés.

Ce fut un steeple chase au dévouement pour arriver premier sur le testament.

A son tour, le vieillard fut choyé, nourri, hébergé, fourni de tout pendant les vingt dernières années de sa vie. Durant cette longue période, on ne lui laissa pas le temps de porter sa main à sa poche. Il n'eut l'occasion de dépenser qu'un unique sou, — pour passer un pont, — et encore chacun de ses 53 neveux de la troisième génération vint, le lendemain, lui dire avec un ton de doux reproche :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé ?

Vous comprenez les immenses économies que Tom, ainsi défrayé de toutes dépenses, devait avoir laissées à ses héritiers quand, à l'âge de cent vingt-deux ans, il se décida enfin à mourir.

Tous sautèrent sur le testament.

Il ne contenait que ces seules lignes :

« Je remercie mes neveux de l'amour et du dévouement dont ils ont entouré, sur la fin de sa vie, un pauvre vieillard resté sans ressources. La Providence les récompensera de la délicate et discrète générosité avec laquelle ils m'ont secouru depuis l'époque de cette maladie qui me fut causée par la nouvelle de la fuite du banquier auquel j'avais confié toute ma fortune. »

Le testament disait la vérité.

Depuis vingt ans, les fameux souliers de mort n'avaient plus de semelles.

E. CHAVETTE.

M. GREVY ET LE ROI ALPHONSE

L'attitude prise par la *Petite France*, dans l'affaire de la réception du roi d'Espagne, donne de l'intérêt au récit qu'elle a fait des incidents qui se sont produits ; nous y relevons cette observation, qui est des plus sages : « On blâme beaucoup la vente d'un placard contre Alphonse XII et la distribution gratuite sur la voie publique d'un autre placard intitulé le *Uhlant*. . . L'origine de ces placards et leurs auteurs sont plus que suspects. » En revanche, le reporter de la *Petite France* éprouve le besoin de souligner ces mots : « Le roi est accueilli par des sifflets qui l'ont accompagné tout le long du parcours. »

La dépêche relative à la visite du roi d'Espagne au président de la République est particulièrement intéressante :

L'entrevue a été ce que sont la plupart des cérémonies de ce genre, assez froide et jusqu'à un certain point banale. Toutefois, Alphonse XII, qui était visiblement ému par les sifflets et les huées qui l'avaient accueilli sur plusieurs points de son parcours, et principalement à la gare du Nord, a protesté de sa sympathie pour la France et a manifesté, en quelques mots, le regret d'avoir vu ses sentiments méconnus.

Après un entretien d'une demi-heure avec le président, le roi s'est retiré.

Dès sa sortie du palais, les sifflets ont retenti de nouveau, mêlés aux cris de : Vive la France ! Vive la République !

Les trois dernières lignes sont soulignées.

Le *Petite France* reproduit ensuite textuellement et en la soulignant une note publiée par la *France* et ainsi conçue :

Le président de la République ne devait point se rendre à la gare du Nord pour recevoir Alphonse XII.

M. Jules Ferry a contraint M. Grévy à cette démarche en menaçant de donner sa démission et d'entraîner avec lui ses collègues, si le président de la République refusait d'adopter le cérémonial concerté entre le président du Conseil et M. Molard, cérémonial qui a été communiqué préalablement à la presse réactionnaire et opportuniste dans un but facile à comprendre.

M. Jules Ferry n'a point craint, en outre, de faire intervenir le menace de complications diplomatiques.

La responsabilité de M. Jules Ferry dans cette démonstration publique, si contraire au sentiment national, reste donc absolue.

Elle reproduit aussi cette autre information donnée par la *France* sur le Conseil des ministres :

La *France* assure que, au cours du Conseil, M. Jules Ferry a vivement insisté pour qu'une chasse à Rambouillet fût offerte au roi d'Espagne.

Le président de la République, fatigué de son voyage de Mont-sous-Vaudrey, n'était pas très disposé à accueillir favorablement cette proposition ; mais, en présence de l'insistance des ministres, il a fini par accepter.

Ajoutons que les feuilles intransigeantes, prenant au pied de la lettre les publications de la *Petite France*, rendent à M. Grévy le mauvais service de le féliciter de l'attitude qui lui est prêtée par ce journal, mais contre laquelle son caractère bien connu proteste suffisamment.

NOUVELLES DIVERSES

Les journaux arrivés de France nous montrent que la crise ministérielle a été plus vive et plus profonde que les dépêches Havas et Reuter ne permettaient de le croire.

Monsieur le Président de la République a l'inconvénient de posséder un entourage intime, infiniment trop agité et trop méfiant ; en fin de compte il serait compromis par les petites menées et les grands airs de cet entourage, si sa grande droiture ne le plaçait au-dessus de tout ce qui de près ou de loin, ressemble à une intrigue.

Quoiqu'il en soit, la crise ministérielle est conjurée pour le moment. Nos renseignements personnels nous font craindre qu'elle ne soit pas complètement terminée.

A Paris, autour de l'Élysée, on parle toujours de la rentrée aux affaires de M. de Freycinet. Nous ne pouvons oublier le mal qu'a fait à la France et à l'Égypte française le triste ministère de 1882.

Tous nos vœux sont pour le maintien du ministère Ferry.

Le ministre de la marine a prescrit d'affréter à Marseille un navire à vapeur pour porter en Cochinchine et au Tonkin un millier de tonneaux d'approvisionnements. Ce navire prendra son chargement à Toulon et fera route pour sa destination vers le 15 octobre.

L'élection du lord-maire pour l'année 1884 a eu lieu à Londres.

Le choix de la chambre des échevins

s'est arrêté sur l'alderman Fowler, député conservateur et banquier.

Lorsque la Chambre a fait connaître le résultat de l'élection, une grande sensation et un certain tumulte se sont produits parmi les bourgeois réunis au Guildhall, parce que l'élection est contraire à l'ancien usage, suivant lequel M. Hadley, doyen des échevins, aurait dû être élu.

M. Fowler, le nouveau lord-maire, a voulu haranguer les bourgeois, mais ces derniers poussèrent de telles clameurs, qu'il fut impossible d'entendre les paroles de J. Fowler. C'est au milieu du bruit que la réunion se sépara.

On écrit de Rome à la *Correspondance politique* que le consulat général d'Italie à Tunis, géré provisoirement depuis le rappel de M. Maccio par le vice consul Reboudi, va recevoir sous peu un nouveau titulaire dans la personne de M. Malmusi, consul d'Italie à Philippopoli. C'est là un symptôme de l'entente établie entre l'Italie et la France dans la question de Tunis. Le gouvernement français a, en effet, accueilli la demande du gouvernement italien tendant à ce qu'un fonctionnaire du consulat général d'Italie à Tunis assistât à tout procès intenté à un sujet italien. Or, comme le gouvernement français a mis de l'empressement à réaliser les vœux du gouvernement italien, relativement à d'autres points, on peut considérer comme parfaite l'entente régnant entre les deux cabinets.

FAITS LOCAUX

Nous apprenons par le *Moniteur Egyptien* que M. Boulon François, frère Gervais-Marie, Directeur du Collège Saint-Joseph au Caire, vient de recevoir de M. le Ministre de l'Instruction publique de France les palmes d'officier d'Académie.

Cette distinction nous cause une joie bien naturelle et bien patriotique : car, tout en récompensant un mérite modeste dans la personne de M. Boulon François, elle dit hautement l'importance qui s'attache à cette maison, qui a déjà rendu de grands services et qui est appelée à en rendre de plus grands encore.

Dans la soirée de mercredi, vers huit heures et demie, un violent orage, avec accompagnement de tonnerre et de grêle, s'est abattu sur la ville du Caire.

Les grelons étaient de la grosseur d'une noisette ; heureusement que cela n'a duré que quelques minutes, car plusieurs accidents se sont produits dans ce court espace de temps.

Les lanciers de la Compagnie du Gaz ont laissé la circulation libre devant les bureaux de l'administration.

Le chancelier d'un de nos grands consulats, qui avait perdu son chapeau dans la bagarre, s'est vu enlever les 47 cheveux qui lui restaient par l'avalanche de grêle qui a brisé toutes les vitres de notre imprimerie.

M. X. . . , bien connu dans notre ville pour ses infortunes matrimoniales, est arrivé chez lui la figure tellement violette par les coups de grelons, que son épouse, le prenant pour un barbare, l'a laissé coucher à la belle étoile. . . Belle étoile est une

expression un peu risquée dans la circonstance. (N. D. L. R.)

Et, au milieu de ce désastre, LUI, le grand LUI, le beau LUI, LUI qui n'y était pas, perché sur le sommet de la grotte de l'Esbakieh, recevait bravement l'averse et murmurait de sa douce voix : « C'est plus terrible qu'à Tell-El-Kébir, où je n'étais pas. »

Dans un salon d'Ismailieh on cause médecine, la science, pas la purge.

Il était question de cures nombreuses opérées parmi le petit peuple des bègues.

Pour savoir si une personne bègue est bien guérie, quelqu'un proposa de lui faire prononcer d'un seul trait la phrase suivante :

« Si ces soixante-six sangsues sont sur ces sourcils sans sucer son sang, c'est que ces soixante-six sangsues sont sans succès ! »

Baroque, mais décisif.

Un collaborateur détraqué nous apporte le mot suivant :

Connaissez-vous, chère lectrice, le moyen d'être à votre aise en ayant beaucoup d'enfants ?

Non n'est-ce pas ? Eh bien hâtez-vous de faire douze enfants, puis ayez-en encore un et vous serez à vos treize.

Exécrable, mais d'un exact. . .

Cramponne-toi, Gugusse. . . etc.

Un jeune veston-court cause avec une dame qui lui demande des nouvelles de sa mère :

— Madame votre mère, dit la dame, est une des plus jolies femme de ce temps.

— Oh ! ma mère, ma mère, répond l'aimable idiot, il y a pas mal de temps qu'elle a dételé.

Quelqu'un qui a dû la trouver mauvaise, c'est le marchand de café qui se tient au pied des arcades, à côté du magasin des cent mille articles.

Il était assis sur sa chaise, tout à coup il se lève, un client éloigne un peu la chaise, le marchand se rassied ; vous voyez d'ici le tableau. Il y avait là deux pouces de boue et, comme il en possède un de chanoine, ça fit *flou* en éclaboussant tout le voisinage. Il était furieux, il y avait de quoi et pourtant la boue avait amorti la chute.

Nous étions hier chez l'acquin, Fernand, qui a l'épouvantable manie des mauvais calembourgs, s'adresse au Figaro et, de son organe le plus enchanter :

— Mon ami, veuillez me dire s'il vous plaît quel oiseau est meilleur barbier que vous ?

Tête du coiffeur.

— Et bien, c'est l'hirondelle.

— ???

— Parce qu'elle a l'habitude de raser la terre.

Nous n'avons pas l'habitude au Bosphore de relever les coquilles qui échappent au correcteur, mais pourtant nous ne pouvons laisser passer inaperçue celle qui s'est glissée à plusieurs reprises dans un de nos *Faits locaux* d'avant-hier. Nos lecteurs auront sans doute

compris que notre rédacteur avait voulu parler de la maison *Moët et Chandon* et non *Chaudon*.

Ils savent aussi bien que nous que M. Paul Chandon de Briailles associé de M. Victor Moët, est le petit-fils du créateur de la célèbre maison d'Épernay qui fit l'acquisition de l'Abbaye d'Hautvillers, le plus beau cellier de MM. Moët et Chandon.

En temps de *Choléra* et d'épidémie, l'eau minérale la plus propre à tonifier le tempérament, et à mettre l'organisme à même de lutter contre l'invasion de la maladie, est l'*Eau Ferrugineuse Alcaline et Gazeuse d'Oriol*, médaillée à l'Exposition de Paris et approuvée par l'Académie de médecine. C'est la seule eau minérale qu'on doit prendre à tous les repas.

Dépôt à Paris, 21, Faubourg Montmartre, à la pharmacie *Chevrier* ; en Egypte, chez *M. André Bireher* ; au Caire et à Alexandrie et dans toutes les bonnes pharmacies.

DÉPÊCHES HAVAS

Paris, 11 octobre.

On annonce que le Czar est revenu à St. Pétersbourg.

Madrid, 11 octobre.

Le Cabinet espagnol vient de donner sa démission ; M. Sagasta est chargé d'en former un nouveau.

Paris 12 octobre.

M. Barrère partira pour l'Égypte dans la huitaine ; il est allé aujourd'hui prendre congé de M. J. Grévy.

Madrid, 12 octobre.

M. Sagasta n'ayant pas accepté la mission de former le nouveau Cabinet, c'est M. Posada Herrera qui en est chargé.

CONSEIL SANITAIRE MARITIME ET QUARANTAIRE D'EGYPTE

Bombay 11 octobre 1883, 1 35 p. m.

CONSUL BRITANNIQUE ALEXANDRIE

Seulement douze décès de choléra dans la ville de Bombay pendant semaine terminant le 9 octobre.

(Signé) GOUVERNEMENT

Alexandrie, le 11 octobre 1883,
pour le Président,
l'Inspecteur Général,
D' ARDOUIN

CONSEIL SANITAIRE MARITIME ET QUARANTAIRE D'EGYPTE

NOUVELLES SANITAIRES

Esneh, 12 décès de choléra (du 8 au 9).
(Signé) : D' SALEM

Alexandrie, du 10 octobre 8 heures matin au 12 même heure. — Aucun, décès de choléra.

Esneh, 8 du 10 au 11 octobre.

Rouaneh (assiout), 2 du 8 au 10 octobre.
Keneh 0.

(Signé) : D' FREDA
Alexandrie, le 12 octobre 1883,

Pour le Président,
Le Secrétaire Général,
A. LOMBARDO

Vendredi soir, 12 Octobre

RÉOUVERTURE

DE LA

MAISON DE JOAILLERIE,

BIJOUTERIE, HORLOGERIE

DE

MM. LATTES Frères

MOUSKI

IMPRIMERIE FRANCO-EGYPTIENNE J. SERRIÈRE

Rue de l'Ancien Tribunal, au Caire

SPÉCIALITÉ D'IMPRIMÉS POUR ADMINISTRATIONS

FOURNISSEUR DE LA COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL MARITIME DE SUEZ

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES -- LITHOGRAPHIE, TYPOGRAPHIE

GRAND CHOIX DE CARACTÈRES ENTIEREMENT NEUFS, FRANÇAIS, GRECS ET ARABES

AFFICHES DE TOUTES GRANDEURS

Ateliers de Reliure - Fabrique de Registres - Papeterie.

ACCELERITE DANS L'EXECUTION DES COMMANDES

TRÈS-PROCHAINEMENT,

Réouverture des Ateliers de Port-Saïd

Rue du Cercle, derrière le Consulat de S. M. Britannique

P. AYER

GRAVEUR

de la maison Stern, de Paris,

DESSINATEUR

Esbékieh, en face le magasin Dracatos

Spécialité de Gravure sur Bijouterie, Chiffres entrelacés, Timbres, Cachets et Plaques de portes.

ANTONIO VERONESI

Maison fondée en 1853

Dépôt d'horlogerie, bijouterie et joaillerie

Avec atelier annexé pour réparations de montres et tout travail d'orfèvrerie et joaillerie.

Mouski, au commencement de la rue neuve.

A LOUER

UN PETIT APPARTEMENT
AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Situé avenue de Boulacq, vis-à-vis l'Église Anglaise.

POUVANT SERVIR AU BESOIN D'ÉCURIE ET REMISE

adresser à M. J. Rosé, avocat.

RÜSSER & C^o

Maison du Café de la Bourse au 1^{er} étage.

Horlogerie de Suisse, Française et Anglaise : or 18 et 14 karats contrôlées ; montres argent et nickel.

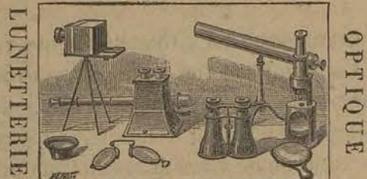
Médailles d'or et d'argent à l'exposition universelle de Paris en 1878.

Réparations de tous genres de montres.

n. 21.

MAISON FONDÉE EN 1865.

G. Süßmann.



FOURNISSEUR de LL. AA. les PRINCESSES

DE LA FAMILLE KHÉDIVIALE

LE CAIRE — RUE MOUSKY

Lunettes et Pince-nez, Or, Argent, Nickel, Ecaïlle et buffle, Verres, Etuis, Jumelles, Longues-vues, Microscopes, Loupes, Niveaux, Boussoles, Baromètres, Thermomètres, Aréomètres, Hygromètres, Instruments de précision d'Electricité de Mathématiques, de Physique d'Arpentage et de Nivellement.

Réparations dans les 24 heures.

On se charge de l'expédition par poste de toute commande.

AGENCE GÉNÉRALE

FINANCIÈRE, COMMERCIALE ET IMMOBILIÈRE
PALAIS MATATTA.
(En face de l'Opéra) CAIRE.

LES DIVERS SERVICES DE L'AGENCE

COMPRENENT :

Opérations de Bourse, — Avances sur Titres et Valeurs
Achat et Vente de Marchandises, — Prêts Hypothécaires.
Achat et Ventes d'Immeubles et Terrains

Location d'Appartements et Magasins
Construction de Maison et Edifices.

L'Agence, pour être agréable au public, met à sa disposition une vaste salle de lecture, dont l'entrée est libre, et où on trouvera, outre de nombreux journaux et illustrations, tous les renseignements sur ses divers services, l'arrivée et le départ des vapeurs ainsi que les dépêches télégraphiques.

Les Bureaux, sont ouverts de 8 heures du matin à midi et de 3 heures à 7 heures du N.B. — Suivant traité, les annonces commerciales pour le journal le Bosphore Egyptien sont reçues par l'Agence.

BRASSERIE A.-BOHR
AU CAIRE

BIÈRE DE BAVIÈRE
BRASSERIE PAPPENHEIM
près Munich
à 60 fr. la Caisse de 50 Bouteilles.

JEAN MALEK

Maison Fondée en 1866.

FACTEUR, ACCORDEUR de PIANOS

CHANGÉ et RÉPARATIONS

VENTE, ACHAT ET LOCATION

DE PIANOS

Esbékieh, route N° 56 — Caire.

D 250

CRÉDIT FONCIER ÉGYPTIEN

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de francs 80,000,000

Siège Social au Caire.

Prêts hypothécaires à long terme, remboursables par annuités calculées de manière à amortir la Dette en 10 ans au moins, 50 ans au plus.

Prêts hypothécaires à court terme, remboursables avec ou sans amortissement.

Ouvertures de Crédit sur hypothèque.

Prêts sur nantissement.

Dépôts de fonds en compte-courant

Dépôts de valeurs sans frais.

BOULANGERIE KHÉDIVIALE

G. GARUCKO ET ECONOMO

FOURNISSEURS DE S. A. LE PRINCE HASSAN PACHA

Tous les jours,

Pain Français, Allemand, Anglais et Grec.

PAIN AU LAIT

ET

BISCUIT POUR CAFÉ ET THÉ

à côté de M. Parvis, à l'arbre, entrée par la rue du Mouski.

D. 207.

COGNACS & FINES CHAMPAGNES

de Gabriel Cruon fils et C^o

COGNAC

Dépôt pour la vente en gros :

CHEZ DANIEL WEIL

A ALEXANDRIE ET AU CAIRE

AGENT GÉNÉRAL POUR L'ÉGYPTE

On trouve en stock des cognacs de 1875, 1870, 1865, 1860, 1854, 1838, 1830, 1805.

ADMINISTRATION

DES

PAQUEBOTS - POSTE KHÉDIVIÉ



Service provisoire pendant la durée des mesures Quaranténaires actuelles.

Ligne hebdomadaire entre Alexandrie et Port-Saïd, en coïncidence à Port-Saïd avec les départs et les arrivées des bateaux de la Peninsular and Oriental Company de et pour l'Angleterre et l'Italie.

Départ de Port-Saïd : chaque Jeudi dès l'arrivée de la Malle de Brindisi.

Départ d'Alexandrie : Avis sera donné, chaque semaine, au public, du jour du départ aussitôt que sera connu le jour probable de l'arrivée à Suez de la Malle des Indes.

Ligne bi-mensuelle sur la Grèce et la Turquie : Départ d'Alexandrie le Mercredi de chaque deux semaines à 10 heures a. m., à partir du 15 août, pour Constantinople avec escale au Pirée, Smyrne, Métellin, et les Dardanelles.

Ligne bi-mensuelle de la Mer Rouge et de la côte de Saumalie : Départ de Suez le Vendredi de chaque deux semaines, à partir du 17 août, pour Djedda, Souakin, Massaoua, Hodeïda, Aden, Zeïla et Berbera.

Alexandrie, 8 Août 1883.

Caire, 11 octobre 1883.

AVIS

Le soussigné porte à la connaissance du public qu'ayant vu dans le n° 111 du journal le Bourhan, le démenti de l'avis qu'il a inséré dans le même journal n° 110 ;

Attendu qu'il n'a aucune preuve du démenti qu'il donne, démenti anonyme ;

Par conséquent, il donne au dit journal le démenti le plus formel, attendu qu'il peut donner toutes preuves possibles pour prouver la vérité de l'avis qu'il a déjà inséré dans le même journal n° 110 et ceci est sa dernière réponse à qui que ce soit.

ATANASIO MAGNIARI.

VINS DOUX FRANÇAIS

VINS FINS DE CHAMPAGNE

DE LA MAISON

MOET & CHANDON

A EPERNAY (Marne)

D. ELEFTHÉRION

Seul Agent pour l'Égypte.

Alexandrie,

Le Caire.

Dépôt dans tous les principaux établissements : Hôtels et Restaurants.

n. 60.

VINS SECS ANGLAIS